

## **EN MARGE D'UN PROCES: POZNAN**

Poznan, 28 juin 1956.

Toute la ville est en émoi, l'Inquiétude grandit. Le ministre Fidelski a repoussé les revendications! La colère jusque là contenue gagne tous les travailleurs de l'usine Staline, la Z.I.S.P.O.

Le mécontentement est si grand qu'il va s'exprimer de manière spectaculaire; la foire est l'occasion inespérée, ce prétexte sera saisi dans l'espoir d'amener les autorités à plus de résipiscence.

Le meeting a lieu le 28 juin à 6 heures du matin avec la participation des Jeunesses du Parti et de tous les communistes de la base.

Ce qui a le plus étonné, selon les témoignages qui nous sont parvenus, c'est la rapidité et la précision des liaisons entre les différentes usines et centres sociaux de la ville.

Dès les premières heures du matin, les plus jeunes ouvriers jouent le rôle de courriers.

Tous les comités d'entreprises sont alertés, ce qui confirme le caractère purement économique de la manifestation. Seuls les cheminots, bénéficiant d'une relative sollicitude du gouvernement refusent d'y participer, ainsi que l'usine Starolek qui vient d'octroyer une augmentation des salaires. Par contre, les employés des tramways de la ville prennent une part active à la manifestation. C'est parmi eux que l'on compterait le plus fort pourcentage d'arrestations.

Les camions fournis par les comités d'entreprises déversent les manifestants sur la place centrale de Poznan (la place de la Liberté) où se forment les cortèges. Les étudiants et les écoliers viennent rapidement grossir les rangs. A 10 heures, les manifestants sont au nombre de 100.000. Des pancartes improvisées demandent: «Du Pain et une Justice!», «A bas la dictature!», «A bas le faux communisme!», «Haussez les salaires et abaissez les prix!», «Les bonzes s'amusent quand le peuple a faim», «Dehors les Soviétiques!». Tels furent les slogans de l'émeute.

Un sentiment de puissante solidarité exalte ce peuple de Poznan! Le défilé s'ébranle tranquillement d'abord, mais peu à peu les manifestants se transforment en révoltés. Soudain, un bruit se propage, irrésistible: «A la prison!». Ici la question se pose, qui le premier a lancé le projet de prendre la prison d'assaut? Nul besoin de recourir à la thèse des «provocateurs étrangers» dans une telle atmosphère, n'importe qui aura pu prendre cette initiative, un ouvrier pour délivrer ses camarades emprisonnés, un communiste pour traduire en acte cette «deuxième révolution».

Un véritable raz-de-marée se dirige vers la prison qui est envahie sans un coup de feu. Les miliciens se joignent aux insurgés, les gardiens leur livrent eux-mêmes toutes les armes en dépôt. Les prisonniers libérés sont pour la plupart des droits communs. Les «politiques» ne sont pas incarcérés dans les prisons locales. Encouragés par le succès, les insurgés décident de monter à l'assaut d'autres édifices publics. Tour à tour, le commandement de la milice, le quartier général du parti, l'hôtel de ville sont mis à sac.

Jusque là aucun coup de feu n'a été tiré, l'armée qui, pourtant, a été alertée, retarde son intervention. Appelée à défendre l'hôtel de ville, le premier régiment blindé de Poznan refuse d'entrer en action, les soldats fraternisent avec les insurgés, leur livrant armes et munitions.

Il n'est pas encore midi, les insurgés se dirigent vers la rue Kochanowskiego où se trouve l'édifice de l'appareil de sécurité. La «Bezpiecka» tant détestée. La foule est compacte. Tout à coup, de la citadelle

assiégée, les premiers crépitements de mitrailleuses cinglent les oreilles, deux enfants tombent morts.

Les autorités saisies de panique, débordées, viennent de mettre en action l'école des cadets, jeunes officiers triés sur le volet et soumis à une discipline de fer, genre de S.S., qui sont l'orgueil de Rokossowski.

Des chars s'ébranlent et sortent de l'édifice, crachant le feu de toutes parts, les insurgés, collés en grappes, s'abritent aux encoignures, le vrai massacre a commencé. D'autres enfants, des femmes, des hommes tombent, leur sang marque le pavé de la ville d'une trace que rien n'effacera.

Les ouvriers se ruent en avant: la colère, la douleur les portent. Un char est détruit, incendié par des bouteilles d'essence. Deux autres sont pris d'assaut par les insurgés qui s'en emparent. On croirait revivre l'insurrection de Varsovie.

Dans la soirée la révolte est étouffée! Noyée dans le sang du prolétariat! Cependant quelques groupes d'ouvriers et d'étudiants, retranchés dans les locaux de l'Université, résistent toute la nuit.

Le 29 juin, les autorités reprennent le contrôle de la ville.

Deux cents morts, cinq à six cents blessés, plus d'un millier d'arrestations, tel est le bilan de cette journée.

Au cours de l'instruction du procès qui s'ouvrit le 26 septembre, les méthodes chères à Staline furent mises à l'honneur.

La cruauté des moyens de torture qui furent employés tendaient à réduire l'insurrection en un immense crime de droit commun. Dans l'espoir sans doute de couper court aux plaidoiries retentissantes contre le régime.

Mais les astuces chicanières appliquées par les dirigeants communistes pour rapetisser les débats n'ont pas empêché le nom de Poznan de s'inscrire en lettres de feu sur le livre d'or des tragédies prolétariennes.

Cette magnifique explosion de révolte ouvrière contre une entreprise d'asservissement des plus perfectionnées, réaffirme la vitalité et le rayonnement de la flamme révolutionnaire dans le monde. Une flamme que rien ne peut borner et que rien ne pourra éteindre.

**Jean MARTIN**